

réserve de Grassy Narrows. Là, il y a déjà un fort joli groupe de catholiques. La place n'est pas d'un accès facile.

Sur quatre autres réserves nous avons des gens de notre foi. Pour eux, pas d'église, pas de chapelle. Pourquoi? Parce que le missionnaire manque de ressources.

Amis Lecteurs, ne pourriez-vous point, chaque mois, mettre de côté quelques sous que vous enverriez au R. Père Lemire, O. M. I. Ils seraient si contents, les Indiens de Lac Seul, de Wabigoon, etc., d'avoir, eux aussi, une petite chapelle pour y prier, pour y chanter les louanges de Dieu!

Dieu surtout serait content, et il se chargerait de la récompense.

* * *

Pour clôturer cet article, voici deux petites histoires. L'une et l'autre nous montrent Dieu se servant des épreuves les plus cruelles pour acheminer les âmes vers le baptême, vers le ciel.

I. Baptême et mort de la petite Maria 30 juillet 1934

Les élèves étaient en vacances et le personnel de l'école prenait un repos bien mérité. Soudain retentit un appel au téléphone. On accourt: — une fillette se meurt dans un camp indien; on prie le missionnaire d'aller la voir immédiatement.

Le R. Père Lemire se met en route à l'instant même. Deux religieuses-infirmières l'accompagnent. Le voyage est loin d'être facile. D'abord 30 milles par le train, jusqu'à Farlane (Ouest de McIntosh); puis 2 milles à pied par des sentiers étroits, escarpés, rocaillieux; enfin 5 milles en canot sur le lac Cache, et l'on arrive à destination.

Bien vite, Père et Religieuses sont introduits près de la malade, une petite fille de trois ans. Elle est couchée sous la tente. A ses côtés, les parents éplorés: Peter Stone et sa femme, tous deux païens ainsi que leurs cinq enfants, à l'exception d'un garçon de 15 ans qui est élève de l'école de McIntosh.

Personne ne se fait illusion sur l'état de la chère petite: elle va mourir. Le père lui-même s'en rend bien compte. Aussi, s'approchant du missionnaire, il lui dit: "Ma fillette n'a plus que quelques instants à vivre, mais je veux que, dans l'autre monde, elle soit heureuse à jamais avec le Grand Esprit. Versez donc sur son front l'eau qui purifie et qui sauve. C'est pour cela que je vous ai appelé."

Devant l'assistance émue et silencieuse, le ministre du bon Dieu, ému lui-même et admirant les voies de la Providence, baptise la frêle enfant à laquelle il donne le doux nom de — Maria.

La cérémonie finie, les Religieuses examinent un peu la place. Elles aperçoivent, étendue dans un coin, une fille de 11 ans, soeur de la petite mourante. L'une d'entre elles, la Révérende Soeur Supérieure, prend la température de la jeune malade et constate qu'elle a beaucoup de fièvre, mais, comme elle ignore tout de la religion, on ne juge pas à propos de la baptiser sur l'heure. D'ailleurs Peter Stone promettait de rappeler le prêtre si l'état de la malade ne s'améliorait pas.

Le Père Lemire et les Religieuses s'en retournèrent donc à leur école de McIntosh, où ils arrivèrent à une heure avancée de la nuit, brisés de fatigue.

Avant qu'ils eussent pu prendre le moindre repos, le téléphone sonnait de nouveau: l'Indien du lac Cache rappelait le missionnaire auprès de sa fille. Et voilà le

Père Lemire refaisant aussitôt le même voyage si pénible en compagnie d'une Religieuse.

En débarquant au camp des Sauvages ils apprennent la mort de la petite Maria. Elle s'était envolée vers le Ciel une heure après qu'elle eût reçu le baptême. Un ange de plus auprès du trône de Jésus.

Quant à la grande soeur, elle paraissait hors de danger, la fièvre l'avait quittée.

Peter Stone et sa femme furent très touchés de l'empressement avec lequel Missionnaire et Religieuses avaient répondu à leur appel et des marques de sympathie qu'ils leur avaient données dans leur épreuve. Ils en sont venus à aimer, à estimer la religion catholique et ils se font instruire en vue du baptême.

II. Maladie, conversion et décès d'une Indienne protestante

Kepeyandak, c'était son nom. Elle était jeune encore, trente ans à peine, et paraissait avoir bonne santé.

Le 15 décembre 1933, elle se présentait à l'école de McIntosh avec sa fillette âgée de trois ans... Dans quel but y venait-elle au juste? Nous l'ignorons, mais nous savons que Dieu l'attendait là pour lui accorder des grâces précieuses entre toutes... Laissons parler les faits.

Kepeyandak était à peine entrée dans l'établissement qu'elle fut prise d'une hémorragie grave. Malgré les soins des Religieuses accourues à son secours, elle perdit beaucoup de sang. Elle en fut tellement affaiblie qu'on ne pût songer à la renvoyer chez elle, sur la réserve. Il fut même impossible de la transporter dans une maison louée pour elle et qui était pourtant peu éloignée de l'école.

La jeune femme fut donc installée dans l'infirmierie du pensionnat. Elle devait y rester jusqu'à sa mort qui survint le 7 mars 1934. Tous les soins que réclamaient son état lui furent prodigués. On la veilla jour et nuit.

Le mari se rendit compte que les bonnes Soeurs, déjà fort occupées avec les élèves, etc., épuisaient leurs forces et compromettaient leur santé auprès de sa femme. Il voulut les soulager et se constitua garde-malade, lui aussi.

Kepeyandak avait perdu ses forces corporelles; par contre, elle conservait toute sa lucidité d'esprit. Clouée sur son lit de douleur, elle observait et réfléchissait... Dans ce lieu, qu'était-elle? Une étrangère, une inconnue. Elle savait que les Religieuses qui, pour elle, s'imposaient tant de peines et de fatigues, n'en retireraient aucun avantage matériel... Quelle source alimentait, soutenait leur charité si délicate et si parfaitement désintéressée? Elle le devinait: c'était la religion dont elles faisaient profession.

Jugeant l'arbre à ses fruits, la malade conclut: la religion catholique, source de la vraie charité, est la vraie religion, celle qui vient de Dieu.

Logique avec elle-même, méprisant toute considération humaine, elle se fit instruire et reçut pieusement le baptême. Consolée, reconfortée par les Sacraments de l'Eglise et par les bonnes paroles de ses infirmières dévouées, elle rendit son âme à Dieu. Son martyre avait duré près de trois mois.

L'infirmierie avait été, pour l'épouse, le vestibule du ciel: elle fut, pour le mari l'école où, stimulé et encouragé par les exemples des bonnes Soeurs Oblates, il s'initia à la pratique des plus belles vertus chrétiennes. C'était un premier pas vers l'Eglise catholique.

Il ne s'arrêta pas en si beau chemin. Promptement il se mit à l'étude du catéchisme et fut bien vite assez

(Voir la suite au bas de la page 60.)